

A black and white photograph of an elderly man with a balding head, wearing a horizontally striped t-shirt and a watch on his left wrist. He is looking down with a somber expression. A woman with dark hair is leaning in from the left, her hands resting on the man's chest. The background is dark and out of focus.

Bertrand
MEYER-STABLEY

12 muses
qui ont changé
l'Histoire

Pygmalion

12 muses qui ont changé l'Histoire

Dans l'intimité des géants qui ont façonné l'art au xx^e siècle, douze femmes ont permis la création d'œuvres célèbres. Par leur tempérament, leur beauté, leur talent, leur magnétisme, elles ont subjugué les plus grands génies.

Misia Sert, Kiki de Montparnasse, Gala Dali, Youki, Peggy Guggenheim, Lee Miller, Dora Maar, Lydia Delectorskaya, Dina Vierny, Jacqueline Picasso, Annabel Buffet, Ultra Violet: toutes ont formé des couples mythiques ou des duos surprenants dans une relation toujours inspiratrice. Muses, égéries, modèles, mécènes, objets de fascination, elles représentent chacune une forme de modernité.

En leur rendant vie à la lueur de leurs mémoires, de leurs correspondances, de documents inédits et d'archives, Bertrand Meyer-Stabley nous plonge dans la vie intime, sereine ou sulfureuse d'artistes majeurs – Dali, Maillol, Matisse, Picasso, etc. – et explore la création en choisissant la voie de l'intimité et de la passion.

Bertrand Meyer-Stabley est l'auteur de nombreuses biographies sur les mythes féminins, traduites en plusieurs langues. Son Marie Laurencin (Pygmalion) constitue l'ouvrage de référence.

Pygmalion

12 muses
qui ont changé
l'Histoire

DU MÊME AUTEUR

ALBUMS

Nadar, Encre

Les Chirac : Un Album de Famille, Éditions de l'Archipel

Marilyn Monroe : de l'autre côté du miroir, Timée Éditions

BIOGRAPHIES

Grace, Librairie Académique Perrin

Buckingham Story, Librairie Académique Perrin

Les Dames de l'Élysée, Librairie Académique Perrin

Les Monaco, Plon

La Vie quotidienne à Buckingham Palace, Hachette

Charles, portrait d'un prince, Hachette

Juan Carlos, roi d'Espagne, Hachette (Prix des Trois-Couronnes)

La Princesse Margaret, Librairie Académique Perrin

Caroline de Monaco, Librairie Académique Perrin

Edwina Mountbatten, Bartillat

La Véritable Jackie Kennedy, Pygmalion

Bernadette Chirac, Librairie Académique Perrin

La Véritable Grace de Monaco, Pygmalion

La Véritable Audrey Hepburn, Pygmalion

La Véritable Margaret d'Angleterre, Pygmalion

La Véritable Melina Mercouri, Pygmalion

La Véritable Duchesse de Windsor, Pygmalion

La Véritable Ingrid Bergman, Pygmalion

La Véritable Princesse Soraya, Pygmalion

Noureev, Payot

La Véritable Sophia Loren, Pygmalion

La Véritable Marilyn Monroe, Pygmalion

La Véritable Elizabeth Taylor, Pygmalion

Juan Carlos et Sophie, Payot

La Véritable Greta Garbo, Pygmalion

James Dean, Payot

John John, le roman de JFK Junior, Pygmalion

La Véritable Gala Dali, Pygmalion

Sir Elton John, Payot

La Véritable Diana, Pygmalion

La Véritable Maria Callas, Pygmalion

Première Dame, éditions Bartillat

L'Impératrice indomptée : Sissi, Pygmalion

La véritable Ava Gardner, Pygmalion

Cocteau-Marais : les amants terribles, Pygmalion

La Comtesse Tolstoï, Payot

Oona Chaplin, Pygmalion

Marie Laurencin, Pygmalion

Majesté, Pygmalion

12 couturières qui ont changé l'Histoire, Pygmalion

Françoise Sagan, Le tourbillon d'une vie, Pygmalion

12 couturiers qui ont changé l'Histoire, Pygmalion

Bertrand MEYER-STABLEY

12 muses

qui ont changé
l'Histoire



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2015 Pygmalion, département de Flammarion

ISBN : 978-2-7564-1144-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction



Par leur tempérament, leur beauté, leur personnalité, leur singularité, leur intelligence ou leur volonté, douze femmes ont été au cœur de la création du XX^e siècle. Épouses, maîtresses, amies, modèles, elles stimulèrent et façonnèrent le génie d'artistes majeurs en étant impliquées intimement dans leur processus créatif. Anges gardiens, mécènes, doubles, madones protectrices, maîtres de vie ou gestionnaires efficaces de l'œuvre accomplie, elles furent les maillons d'un duo rare, d'une complicité fusionnelle, d'un choc frontal nourricier, inspiratrices nées aux pouvoirs contagieux jusqu'à devenir elles-mêmes des œuvres d'art inatteignables. Que serait Dali sans l'apport décisif de Gala? Man Ray sans Lee Miller? Maillol sans Dina Vierny? Picasso sans ses femmes? Et pourquoi certaines d'entre elles captèrent parfois le désir de plusieurs peintres à la fois?

Objets de fascination que ces égéries mais surtout appel au sentiment amoureux, au présage de l'infini, aux territoires indicibles du cœur. Car ces créatures

– 12 muses qui ont changé l'Histoire –

connurent des histoires d'amour uniques, souvent tragiques et agitées, mêlant leurs eaux avec les courants novateurs d'artistes aussi possessifs qu'exaltés. Entre possession et introspection, douze muses ont marié leurs destins romanesques pour le meilleur et pour le pire.



Misia Sert



Ses biographes ont beau souligner qu'elle servit de modèle à Jean Cocteau pour la princesse de Bormes dans son roman *Thomas l'Imposteur*, qu'elle prêta quelques traits à Proust pour la princesse Yourbeletieff, c'est plutôt à Mme Verdurin que l'on pense aujourd'hui en regardant ses clichés jaunis avec ses traits durs et sa rondeur grassouillette. Coco Chanel qu'elle agaçait la surnommait même perfidement « Madame Verdurinska ».

Alors certes Bonnard l'a peinte d'innombrables fois, et Toulouse-Lautrec, Vallotton, Vuillard, Renoir, et même Marie Laurencin – Misia à sa coiffeuse, Misia dans son jardin, Misia par-ci, Misia par-là –, mais son fameux charme slave ne joue pas sur les photographies. Avec son chignon bulbeux, les manches de sa robe gigot, elle fait penser à une dame patronnesse plutôt qu'à une muse aristocratique. On note sa sereine assurance, mais son effervescence de joie ou de fureur, son originalité semblent presque effacées. Et pourtant tout le monde prisait cette collectionneuse de cœurs et d'arbres Ming en

quartz rose qui excitait le génie comme certains rois savent fabriquer des vainqueurs.

On lui pardonna son côté impérieux, futile, rageur et presque capricieux tant cette femme enjôleuse et brigande fut incontournable. Misia donna le diapason à deux époques, des derniers feux de 1900 au plein des Années folles. Mieux : il lui arriva d'en être l'inspiratrice, une des rares femmes à être admise par Mallarmé à ses soirées du mardi, admiratrice de Debussy et de Ravel, d'Erik Satie, mécène de Diaghilev, liée avec Stravinski, Cocteau, Poulenc. Tout ce beau monde se pressa dans ses salons à la mode. Après avoir été l'égérie des Nabis, elle devint la protectrice des Ballets russes. Elle fut l'une des « reines de Paris » avec tout ce que cela comporte de brillant, de prestigieux, mais aussi de factice et de détestable.

Comment cette Polonaise née à Saint-Pétersbourg a-t-elle pu exercer un tel empire sur tant d'artistes ou de personnalités ? Fut-elle vraiment une femme de goût, un de ces êtres qui servent de levain aux œuvres ? Ou bien une snob bien placée par sa fortune, ayant la chance de tomber juste un assez grand nombre de fois pour faire croire à une espèce de génie ?



La vie de Misia se déroule au royaume de l'extravagance, de l'exagération et de l'émotion, si familières aux Slaves. L'enfance de Marie, Sophie, Olga, Zenaïde Godebska a sa part de drames et de mélodrames. À commencer par sa naissance le 30 mars 1872. Sa mère, enceinte de neuf mois, informée de l'infidélité de son

mari Cyprien, sculpteur polonais, prend le tram pour Saint-Pétersbourg. Devant la maison enneigée où il abrite ses amours coupables, elle s'évanouit, épuisée. Le lendemain, elle meurt après avoir accouché d'une fille.

La passion fait des ravages dans cette famille d'artistes, où on se suicide allègrement. Son oncle Franz se donne la mort parce que son adultère a été révélé ; une cousine, Julia Féguine, abandonnée par son amant le duc de Morny, se tue dans son bain ; une tante se laisse mourir de faim parce qu'elle ne peut vivre sans un conducteur de tramway dont elle est éprise... Un autre jour, c'est le pianiste Zaremski, ami de la famille, qui, à bout de forces, joue quelques mesures de la *Marche funèbre* de Chopin avant de s'effondrer mort sur le clavier. Bien plus tard, un inconnu, Fédor Van Bruysell, se suicidera sur la propre tombe de Misia, comme un ultime coup du sort du destin.

Comment s'étonner que l'acte d'engendrer et celui d'assassiner soient toujours liés dans son esprit ? Elle respire le drame comme une forme cachée de créativité. Son enfance se déroule à Halle en Belgique dans la propriété de sa grand-mère Servais. On lui inculque tous les rudiments d'une parfaite éducation et elle prend conscience de ses dons de pianiste. Franz Liszt n'est-il pas un ami de la famille et ne lui prédit-il pas un bel avenir ? Elle grandit au milieu des chuchotements, des intrigues secrètes, le tout aux accents du dernier opéra de Wagner.

Bientôt son père se remarie avec Matylda Rosen-Natanson, la veuve d'un riche banquier juif. Il se souvient d'avoir une fille et l'appelle à Paris. Mais c'est pour mieux lui faire admettre la discipline du couvent du Sacré-Cœur de Jésus, boulevard des Invalides. Elle

n’a plus qu’une idée en tête, s’en échapper, mais les longues journées monotones se transforment en années. Une fois par semaine, Gabriel Fauré lui donne une leçon de piano : c’est son seul vrai bonheur. Parfois elle a la joie de l’écouter jouer ses propres œuvres, toutes en demi-teintes. Le compositeur fait à Misia un don profond et durable : l’amour et la compréhension de la musique qui resteront toute sa vie pour elle une source de joie sans mélange.

Une fois par mois, elle est autorisée à se rendre dans la demeure familiale proche du parc Monceau. Le salon de son père et de sa belle-mère est fréquenté par Alphonse Daudet, Félicien Rops et par le gratin de l’aristocratie polonaise, à commencer par les Poniatowski et sa marraine, la comtesse Zamoïska. La jeune fille est en train de devenir une beauté avec des seins haut perchés, de l’allure et un nez retroussé plein de malice intérieure.

À ce stade de son adolescence, tout est en place pour que se dessine pour elle une possible carrière de concertiste. Dans ses Mémoires, elle évoque une fugue hâtive en Angleterre pour échapper à ce destin tout tracé. Il n’en est rien. De fait, après la mort de la première belle-mère de Misia, son père lui offre un séjour à Londres avec une chambre dans une pension de Mayfair. Un parfum de liberté.



De retour à Paris, elle dépense allègrement ce qui lui reste pour louer et meubler un petit appartement près de l’avenue de Clichy et donne des cours de piano. En

1892, elle donne son premier concert. Est-ce ce soir-là qu'elle revoit Thadée Natanson, cousin par alliance ? La camarade de jeu qu'il se rappelle petite fille est devenue une jeune beauté à la voix prenante, aux manières enjôleuses. Sa tête féline sur un cou robuste est couronnée d'une masse de cheveux châains relevés en une sorte de brioche ; son buste mince se prolonge par la courbe épanouie de ses hanches. Il lui demande sa main et l'épouse l'année suivante. Avec ses deux frères, Thadée vient de créer *La Revue Blanche* qui draine déjà le *nec plus ultra* musical, littéraire et pictural de la Belle Époque dans son appartement de la rue Saint-Florentin. Misia est aux premières loges. Il ne se déroule pas un vernissage, pas une première, pas un concert novateur où on ne les rencontre.

Thadée écrit des articles pour louer de jeunes artistes peu connus qu'il admire et dont il expose leurs œuvres. Misia est ainsi adulée et flattée par une foule d'écrivains et de peintres qui espèrent figurer au sommaire de la revue de son mari. Elle fait ainsi connaissance avec le pouvoir, arme dont elle usera avec habileté et conviction. Elle se bat sans compter pour ceux dont elle aime les œuvres. Mais elle n'est pas une Walkyrie rôdant dans les forêts de l'art, armée d'un gourdin et d'un bouclier. Sa position, alliée à un style personnel si particulier, son charme et sa séduction, et son besoin presque physique d'être constamment entourée, constituent le centre magnétique, la pierre de touche féminine de l'un des cercles d'artistes les plus doués que Paris ait jamais connus.

Misia a aussi le génie de la décoration : elle aménage des intérieurs qui ressemblent à des tableaux de Vuillard.

Ce dernier n'a donc qu'une hâte : peindre son portrait dans son appartement. Bonnard vient aussi décorer une frise dans un couloir. Les Natanson deviennent collectionneurs par plaisir et achètent maints tableaux. Mais les soirées les plus mémorables sont celles où Erik Satie accompagne un chanteur au piano tandis que Claude Debussy, hautain et énigmatique, écoute silencieusement dans un coin. Ils reçoivent aussi Gide qui n'aime pas instinctivement Misia, Valéry qui l'aime beaucoup et Mallarmé qui est son plus fervent admirateur.



Ces années enrichissantes vont de pair avec le succès grandissant de *La Revue Blanche*. Première revue de la rive droite, elle possède une qualité d'élégant dandysme qui lui donne une position à part. Pendant ses quatorze années d'existence, de 1889 à 1903, elle constitue un attachant panorama de la vie littéraire et artistique. Les collaborateurs réguliers sont Jules Renard, Tristan Bernard, Henri de Régnier, Léon Blum et une quantité de jeunes gens ambitieux à l'air hautain. Leur arrivée chez Misia, la déférence pleine de grâce mais aussi d'ironie avec laquelle ils lui baisent la main, leurs mots d'esprit mordant et leur façon de prendre congé sont aussi étudiés que leur prose si bien tournée. On raconte alors que le jeune Marcel Proust se montre fort désireux de fréquenter le salon des Natanson (Thadée publie en tout cas ses premiers textes). Misia se prend aussi d'amitié pour Verlaine qui, entre deux vins, lui dit des choses ravissantes et pleure l'horreur d'être laid.

À partir de 1893, *La Revue Blanche* publie dans chaque numéro une estampe inédite. Les premiers peintres choisis sont Bonnard, Vuillard, Roussel, Manet, Monet, Pissarro, Renoir, Sisley, Vallotton. Toulouse-Lautrec est bientôt appelé pour réaliser une affiche promotionnelle. Lautrec, qui n'a pas encore trente ans, adore Misia qu'il appelle avec engouement *L'hirondelle* et la peint vêtue d'un splendide costume de patineuse. Avec son génie de la mise en page, il coupe l'image juste en dessous des genoux, gardant le dynamisme de l'attitude penchée en avant, l'élan vers le spectateur. Quel effet cela fait-il d'être ainsi placardée sur les murs de Paris ?

Avec elle, rien n'est banal. Va-t-elle en vacances en Norvège qu'elle rencontre Ibsen et Grieg ? Achète-t-elle avec son époux une maison près de Fontainebleau (à Valvins) que Mallarmé se trouve être son plus proche voisin ? Elle semble aimer la singularité. Misia n'est pas une intellectuelle, c'est sa force. Elle ne lit pas, c'est sa limite. Mais elle flaire les êtres et pressent leur densité. Sa curiosité esthétique, son enthousiasme, sa fantaisie et son art de vivre font merveille. Tour à tour muse, éminence grise ou séductrice, elle inspire les peintres de son temps. Comment les Nabis hypersensibles ne seraient-ils pas fascinés par sa beauté ? Misia est un monde de mystère dont personne ne détient vraiment la clé.

Dans ses Mémoires publiés en 1952, elle joue la carte de l'affection modeste : « J'ai toujours cru que les artistes avaient plus besoin d'amour que de respect. Je les ai aimés, eux, leurs joies, leur travail, leurs peines et leur bonheur de vivre que je partageais... On ne risque plus grand-chose à les idolâtrer depuis qu'ils font partie du

trésor public. Je préfère avoir su, dans la vie de chaque jour, les aimer à ma façon. » Et la muse de confier : « J'ai d'ailleurs, grâce à ma façon particulière d'aimer les choses, légué à la postérité des chefs-d'œuvre qu'elle n'aurait jamais connus : une bonne partie des peintures de Lautrec sur carton n'existe aujourd'hui que grâce à une épaisse couche de vernis à automobile, dont je les ai recouvertes parce que je trouvais cela plus joli... »

Elle n'a qu'un regret : être née trop tard pour avoir pu poser pour Manet. Mais partout où elle paraît, elle s'impose. Misia et son époux vont souvent chez Zola. Ils reçoivent Maeterlinck, Georgette Leblanc, Liane de Pougy, Henry Bataille, Octave Mirbeau, les Guitry, Colette et Willy. Ils sont dans l'appartement de Pierre Louÿs lorsque Debussy joue sa partition de *Pelléas et Mélisande*. Elle est la seule femme de l'assemblée et passe la soirée à boire des cocktails. Elle n'écoute que distraitement les paroles de Maeterlinck. En 1894, Bonnard la choisit pour personnifier l'élégante parisienne sur une affiche publicitaire de *La Revue Blanche*. Elle semble incarner son idéal de beauté féminin.

Au cours de l'été 1897, Vuillard peint un portrait de Misia avec une expression de tendre sollicitude sur le visage. Il est évident que le peintre est secrètement amoureux d'elle. Ce taciturne à la barbe rousse capte le clair-obscur de cette singulière femme et la peint lectrice, épistolière, en train de coudre ou pianiste. Sous la lampe ou dans les bois, c'est l'inspiration émotive d'un homme qui relate son tendre sentiment à travers une série de tableaux dont *La Nuque de Misia* est la synthèse la plus aboutie. Lorsqu'ils se promènent sur le chemin des bords

de Seine, elle goûte les doux silences de cet amoureux transi.

Les amis qui arrivent de Paris sont accueillis par les Natanson dans leur voiture, l'intrépide Misia tenant les rênes. Parfois, lorsque le soleil brille, elle vient les chercher en bicyclette et les ramène par les sentiers de la forêt. Elle joue du piano pour eux. C'est une artiste parmi des artistes. Mais la fin du siècle va disperser cette brillante phalange de créateurs. Le 9 septembre 1898, elle apprend la disparition irréparable de Mallarmé. Elle se précipite sur son lit de mort en compagnie de Paul Valéry. Rodin apparaît à son tour, ainsi que Renoir qui amène avec lui Julie Manet. Toulouse-Lautrec le suit trois ans plus tard. Vallotton se marie, Vuillard rencontre une nouvelle muse. C'est la fin d'une époque.



Misia est bientôt à la croisée d'une nouvelle vie. Thadée connaît des difficultés financières pour sa revue. Est-ce pour mieux se renflouer qu'il lui présente le richissime Alfred Edwards? Cet Anglais mystérieux, dont on dit qu'il a fait fortune grâce au commerce de l'opium, a acheté le journal *Le Matin* dont il a fait le quotidien le plus lu d'Europe. Massif et imposant, il décide de conquérir Misia et, pour mieux l'enfermer dans sa toile d'araignée, expédie Thadée en Pologne sous un prétexte fallacieux. Avec Edwards, elle rencontre un Tout-Paris bien différent de celui qu'elle connaît : un milieu dissolu et tapageur de journalistes et d'actrices dans le vent, de

demi-mondaines et de célébrités dans une ambiance d'histoires scabreuses.

La muse de l'autre monde ne se sent pas vraiment dans son élément. Thadée trouve l'attitude vertueuse de son épouse puérile et irritante et la pousse désormais ouvertement dans les bras d'Edwards. Ce petit jeu pervers dure quelques mois. Elle se sent sans défense face à la force de cet engouement et de ce désir. Elle sent le sol se dérober. Elle voit Thadée comme un chevalier désarmé, à l'allure ternie, incapable de la protéger du dragon. Elle se rend compte que son mari n'a plus que de l'affection pour elle, alors que le feu de la passion brûle à l'évidence dans les yeux du Britannique. Elle pense qu'elle serait jugée cynique et vénale si elle succombait à Edwards. Mais elle est aussi séduite à l'idée de devenir peut-être l'une des femmes les plus riches de Paris.



La Revue Blanche publie bientôt son dernier numéro et son divorce est prononcé en 1904. Le 24 février 1905, Misia et Edwards se marient à Paris. Comme Alfred Edwards le lui a promis, les journalistes s'entichent d'elle, l'élisant « Reine de Paris ». Les femmes copient ses toilettes tandis que maints artistes continuent à guetter son jugement. Dans le sillage d'Edwards, elle n'est toutefois plus la même. Elle brille en public mais s'ennuie et pleure en privé. Edwards se révèle trop inculte et trivial. Il déteste tout ce qu'elle apprécie : la peinture, la musique, les écrivains. Sur son insistance, il l'accompagne à des vernissages et la quitte sans même avoir la curiosité de

vraiment regarder les œuvres. Elle se sent un peu frustrée. Le pire est quand elle se met au piano, il s'éloigne dans une autre pièce. Quant aux tableaux qu'elle accroche aux murs de leur appartement, Bonnard, Vuillard, Vallotton, il les juge mièvres et conformistes.

La nouvelle condition de Misia encourage chez elle un penchant déjà prononcé : le goût d'une élégante oisiveté. L'art et la haute société deviennent comme un festin à la table duquel Misia, en experte, choisit les mets les plus délicats. Elle a maintenant l'allure et l'autorité des grands nantis. À son charme s'ajoute la fascination que les femmes occupant une position élevée exercent sur l'imagination. Elle reste néanmoins bohème. Château, yacht et grand train de vie ne lui semblent appréciables qu'à condition de les partager. Lors de sa première croisière, elle invite Bonnard et Ravel. Ce dernier lui dédiera une mélodie, *Le Cygne*, en remerciement. *Ma mère l'Oye* est aussi dédié à sa nièce et à son neveu.

Parmi les amis de l'époque, Renoir est l'un des rares à se sentir proche de Misia en tant que Mme Edwards. Son nez court, ses yeux en amande, ses lèvres boudeuses, son teint éclatant, sa santé florissante, tout en fait pour le peintre le modèle idéal. Pendant les séances de pose des nombreux portraits qu'il fait d'elle, Renoir la supplie constamment de découvrir ses seins. Réservee, elle refuse. Rétrospectivement sa pruderie lui semblera bien sotté. Mais elle a une raison de ne pas montrer sa poitrine à Renoir : son mari est d'une jalousie malade.

Lorsque l'artiste a terminé son portrait d'elle en robe rose, Misia lui envoie un chèque en blanc avec un mot, lui rappelant qu'Edwards est fabuleusement riche. Le

peintre le libelle pour la modeste somme de dix mille francs. Lorsqu'elle insiste en disant que c'est ridicule de demander une si petite somme, Renoir réplique avec bon sens : « C'est un prix très élevé ; aucun tableau d'un peintre vivant ne vaut davantage. » L'été suivant, elle va le rejoindre sur la Côte d'Azur et pose une ultime fois. En 1908, Bonnard réalise son plus beau portrait de Misia. Peut-être a-t-il songé à rivaliser avec Renoir dans sa façon de traiter sur une toile toutes les nuances de la chair...

Misia est bientôt en prise aux affres de la jalousie. Edwards courtise une jeune actrice, Geneviève Lantelme, dont il va faire sa maîtresse. Misia n'a jamais prêté grande attention à ses escapades mais maintenant elle sent qu'il lui échappe, emporté par le courant d'un nouvel amour. Elle songe avec amertume que cet homme de pouvoir veut tout avoir. Elle tente de mettre dans sa poche sa rivale, mais celle-ci est trop perverse et la scène la ridiculise quelque peu. Meurtrie dans ses sentiments et son orgueil, elle part se réfugier au Grand Hôtel de Cabourg, en Normandie. Proust et Reynaldo Hahn meublent sa solitude. Se rend-elle compte que son cher Marcel risque d'utiliser des éléments de sa vie privée dans son œuvre ?

Pourtant, le romanesque ne cesse d'affleurer sa vie. Geneviève Lantelme se noie finalement dans le Rhin en juillet 1911. L'enquête conclura à une mort accidentelle par noyade. Les passagers de cette croisière de plaisance, et parmi eux Edwards effondré, regagnent Paris, où la presse à scandales exploite l'affaire. On ne saura jamais exactement les circonstances exactes de cette disparition. Edwards, alors âgé de cinquante-cinq ans, est persuadé

que sa vie est terminée. Il se retire des affaires et verse une allocation mensuelle à son épouse. Il se choisit une chanteuse d'opéra comme compagne, Lina Cavalieri, et disparaît des suites d'une grippe. Misia assiste au service religieux à l'église de la Madeleine et fait semblant de jouer les veuves éplorées. Dans son testament, Edwards lègue tous ses biens à sa cantatrice. Aucune clause n'est prévue pour Misia.

Elle peut légitimement se demander quel sera son prochain personnage ? Le sort en décide pour elle à bref délai en faisant réapparaître dans sa vie le peintre espagnol José Maria Sert. Sert qui, à moins de trente-cinq ans, est le cadet de Misia. Petit et trapu, c'est un être intensément vibrant. Il a beau être laid, il l'amuse, l'étonne, la subjugue presque. Dans son atelier, rue Barbet-de-Jouy, il brosse d'énormes toiles à l'influence goyesque. Le roi Alphonse XIII est l'un de ses plus fervents admirateurs. Ses amis se nomment Colette, Ernest Chausson, Boldini et Jacques-Émile Blanche.

Bientôt Misia le rejoint à Rome où elle s'émerveille de son comportement de grand seigneur. Partout, il laisse des pourboires royaux, règle les problèmes quotidiens grâce à une autorité sans égale et l'emmène dénicher des trésors dans des boutiques d'antiquaires poussiéreuses. Elle se sent renaître et déborde d'amour pour Sert. C'est donc une femme comblée et épanouie qui, rentrée à Paris, assiste en ce printemps 1908 à l'opéra que présente l'impresario Serge de Diaghilev : *Boris Godounov* de Moussorgsky. Elle est bouleversée par ce qu'elle voit et entend. La grandeur farouche de Chaliapine et la mise en scène ruisselante d'or la touchent au plus profond. À

chaque représentation, elle se laisse submerger par la musique. Irritée par la vue de fauteuils vides dans la salle, elle achète toutes les places libres et bombarde ses amis d’invitations. À l’issue d’une soirée, Sert convie à sa table celui qu’on appelle « Chinchilla » à cause de la mèche de cheveux blancs qui barre son front : Diaghilev lui-même.

C’est un coup de foudre entre l’homme au monocle et la Polonaise. Ces deux-là ont beaucoup en commun. Ils ont joué un rôle certain dans des revues littéraires ou artistiques d’avant-garde. Ils possèdent à un degré remarquable le sens du goût. Ils sont tous deux facilement en proie aux fluctuations extrêmes du tempérament slave. Ils partagent encore le flair, l’audace, l’ironie mordante et un attrait extrême pour les aventures esthétiques risquées. Ils se montrent aussi blasés qu’impitoyables dans leurs jugements sur ceux des autres. Cyniques, amateurs de mots d’esprit dévastateurs et d’une parfaite arrogance envers ceux qui ne les intéressent pas, ils déploient avec les autres tous leurs charmes. Misia va attacher – de son propre aveu – plus de prix à son amitié avec Diaghilev qu’à toutes les autres. Elle est pour Diaghilev la sœur qu’il n’a jamais eue.

Elle l’électrise constamment et a de l’ambition pour quatre. Elle va fournir à l’impresario les librettistes, musiciens, décorateurs, costumiers, peintres et autres talents de toute une époque. Elle met non seulement ses moyens financiers au service de Diaghilev, mais n’hésite pas non plus à user de son entregent. Il a besoin de son appui car il lance, le 17 mai 1909, les Ballets russes en réunissant les merveilleux danseurs du Ballet impérial russe. Le Tout-Paris, un Paris d’une verdure extraordinaire, tombe

aussitôt sous le charme devant les images coruscantes de l'Orient. La compagnie acquiert sa célébrité du jour au lendemain. Une autre société officieuse commence à se former : les amis des Ballets russes, avec Misia qui en est l'âme palpitante.



Son somptueux salon de la rue de Rivoli devient le quartier général des Russes, tout comme auparavant son salon plus modeste de la rue Saint-Florentin avait été l'annexe de *La Revue Blanche*. Diaghilev s'y trouve constamment, suivi de sa bande de conspirateurs : Bakst, Alexandre Benois et Nijinski, son nouvel amant. Mobilisant le ban et l'arrière-ban de la société parisienne, Misia rayonne dans sa loge pendant les représentations. Après le spectacle, on soupe joyeusement chez Larue. Elle organise même des auditions de ses amis devant Diaghilev : Satie, Georges Auric et Francis Poulenc en tête. Laissant Sert à ses pinceaux alors même qu'elle vient de l'épouser, elle s'affirme plus que jamais à travers les partitions d'autrui. Elle a aussi un faible pour un dandy qui semble être le pluriel de cocktail : Cocteau.

Futur animateur du groupe des Six, Jean Cocteau, avec ses cheveux ébouriffés et son col à manger de la tarte, a montré un goût extraordinairement précoce en matière chorégraphique. C'est à ce potache à peine sorti de l'adolescence mais qui ne fut jamais débutant que Gabriel Astruc a demandé d'écrire et d'illustrer la plaquette annonciatrice des Ballets russes. Ainsi le jeune Cocteau est-il mêlé d'emblée à la fine fleur des arts et

des lettres, ceux et celles pour lesquels il va devenir le funambule à ellipses qu'il ne cessera plus d'étonner. En 1917, il signe un coup de maître : le ballet cubiste *Parade* où Satie, Picasso et Massine s'associent à lui. Son premier renversement des valeurs, intégrant dans la danse les conceptions les plus modernes de l'art abstrait. Cocteau, infatigable, l'esprit toujours aiguisé et curieux, jamais « gogo » ou en retard, insuffle une influence prodigieusement luxuriante à la vie artistique.

Cocteau qui immortalisera Misia dans son roman, *Thomas l'Imposteur*, écrit en 1922, soulignant : « Elle était polonaise... Elle jouait de la vie comme une virtuose du piano et tirait de tout effet que ces musiciens tirent des musiques médiocres comme des plus belles. Son devoir était le plaisir... Elle voulait s'amuser et savait s'amuser. Elle avait compris, à l'encontre des femmes de son milieu, que le plaisir ne se trouve pas dans certaines choses mais dans la façon de les prendre toutes. »



Mais revenons en ce mois de mai 1913, où, en l'espace de quinze jours, Diaghilev présente deux nouvelles œuvres qui changent le cours de la musique et du ballet : *Jeux* de Debussy et *Le Sacre du Printemps* de Stravinski, dans une chorégraphie de Nijinski. C'est Misia qui a convaincu Diaghilev de monter l'œuvre de son cher Igor. Elle a d'emblée reconnu un chef-d'œuvre. Logique donc qu'au lendemain de la représentation et ému par le sens musical de son amie, il lui offre la partition.

L'arrivée de la guerre en 1914 devrait la bouleverser, mais elle y voit presque une occasion de jouer un nouveau rôle. Elle ne peut se résoudre à vivre en marge de l'événement. Pour elle, se trouver au cœur de l'orage, soulager la misère des militaires mourants, c'est être vivante. Sans perdre de temps, elle propose ses services à la Croix-Rouge. Avec le soutien du général Gallieni, elle transforme en ambulances douze voitures de livraison de maisons de couture et les rassemble dans la Marne. Le dessinateur Paul Iribe, vêtu d'une sorte de scaphandrier, l'accompagne ainsi que Jean Cocteau qui a pris soin de faire tailler son uniforme par Paul Poiret. À l'arrière du cortège, Misia, infirmière en chef en sobre tailleur de tweed et son mari Sert en knickerbockers, se chamaillent, en avançant vers le front.

Ils arrivent à Reims sous les premières bombes et se promènent dans la mitraille et les flammes. Ayant toujours vécu dans un certain luxe, l'horreur de la guerre les frappe spectaculairement. Ce baptême du feu est bref mais unira Misia et Cocteau pour la vie. Sans sa vitalité juvénile, le bouillonnement d'images imprévisibles aurait pu être traumatisant. Elle se souviendra toujours d'une salle d'attente fétide, des blessés expirant, des vapeurs de phénol et de l'odeur des membres gangrenés, du tambour continu des bombardements et du fracas explosif des obus. Épuisée par ses soins aux soldats, Misia est relayée par le comte Étienne de Beaumont qui, avec son propre convoi, porte assistance au front.

Dans les années qui suivent, la seule rencontre belliqueuse est celle de Gabrielle Chanel. Pourtant, les deux femmes s'apprécient au début et passent d'innombrables

moments ensemble. Misia s'entiche de la couturière et présente sa mystérieuse amie, dont la renommée est encore balbutiante, à tous les créateurs qu'elle rassemble. Grâce à Misia, Mademoiselle Chanel connaît Diaghilev et toute la bande d'artistes qui gravite autour des Ballets russes. Elle lui ouvre les cercles de l'avant-garde littéraire et artistique. Misia a toujours son bataillon de jeunes protégés : Max Jacob, Pierre Reverdy, Alexis Léger et Paul Morand.

Coco fait vite ses gammes, se rend indispensable et se lance même dans un flirt avec Stravinski. Misia lui apprend surtout à vivre sur un tempo artistique. À aimer la peinture, la musique. Ou bien plutôt ce qu'il « faut » aimer. La leçon est bien assimilée. Si Misia a de l'intuition, Coco, elle, a le véritable génie de déceler dans la plus minuscule idée qu'on lui offre l'essence de quelque chose de gigantesque : pour peu que le sable qu'on lui propose soit d'intéressante qualité, elle le transforme en or. Il ne se passe pas de jour sans que les deux femmes ne se téléphonent à plusieurs reprises. Mais entre elles existe un curieux mélange d'amour et de haine. Une odeur de soufre flotte qui sera bientôt mêlée aux parfums entêtants que Chanel va lancer avec tant de succès.

Misia a quarante-cinq ans, Gabrielle est de dix ans sa cadette. Contrairement à l'ambitieuse Coco, la Polonaise n'a pas de carrière. Elle est parvenue au seuil des années 1920 à l'apogée de sa puissance ; elle rayonne mais d'une aura évoquant une autre époque. Elle n'a rien de la femme typique des années 1920 malgré ses longs fume-cigarette et ses rangs de perles. Pas question pour elle d'adopter l'allure décontractée de l'affranchie à

la poitrine plate. Son maintien droit, son teint, ses gestes gracieux, tout en elle rappelle celui des dames corsetées à chapeaux. Le contraste avec la si moderne Chanel, petite, brune et féline, n'en est que plus saisissant.

Coco part en voyage avec les Sert. Venise est souvent leur villégiature de prédilection. Sous la férule de ce professeur d'art qu'est José-Maria Sert, Coco découvre les églises d'Italie où, dans la pénombre chaude des après-midi, les chefs-d'œuvre attendent que des regards curieux les révèlent à la lumière. Des amis de rencontre – dont Luchino Visconti – se joignent aux Sert en une joyeuse bande où toutes les fantaisies et les outrances sont permises à condition qu'elles ne soient pas vulgaires.



Au fil des ans, l'incroyable réussite de Chanel, devenue chef de file de la mode, émerveille son amie. Éperdue d'admiration, elle voit la jeune femme imposer une luxueuse simplicité, une allure presque pauvre, tout en récoltant des millions. Misia est toujours la grande amie, mais sur un pied d'égalité. Elle se hasarde moins souvent à lui dire : « Tais-toi donc, imbécile... » Désormais Coco, indépendante, est plus riche qu'elle. Non pas que leurs amis communs soient intéressés, mais peintres et artistes apprécient le mécénat généreux de la Grande Mademoiselle. Un jour, Coco confiera, peau de vache : « Misia ? Cela a été un moment... Je me suis servie d'elle. » Sincérité dans l'aveu, vengeance posthume contre une femme qui la domina, désir de faire

oublier qu'elle a pu être attachée à quelqu'un, volonté d'être fidèle à son image dure ?

Dans ses confidences à Paul Morand qui en fit le livre *L'allure de Chanel*, Coco égratigne en effet son aînée : « Elle a un appétit aigu du succès et une passion profonde et sacrilège de l'échec. Pour elle-même qu'elle déteste, pour l'homme qu'elle sert, sa tactique, sa stratégie publicitaire sont toujours en éveil. » Et Coco d'asséner : « Misia est une infirme du cœur : elle louche en amitié et elle boite en amour. Et comme elle est assez intelligente pour en souffrir, cela la rend aimable. Elle aspire au grand, elle adore le côtoyer, le flairer, l'asservir, le ramener au petit. » Le point d'orgue est un monument de cruauté : « Elle n'a pas de vie propre, elle vit des autres. C'est un parasite du cœur. » Dans ses Mémoires, Misia ne prononcera même pas le nom de Chanel.

L'amitié avec Marie Laurencin est plus suave. Marie fait un charmant portrait d'elle et lui envoie des lettres à la fois enjouées et aguichantes. Pendant la création du ballet *Les Biches*, Misia prend une part active aux costumes, n'hésitant pas à couper elle-même une robe trop longue portée par la ballerine Vera Nemtchinova. Bientôt, deux jeunes hommes immortalisent les dernières années des Ballets russes : Serge Lifar et Georges Balanchine. Elle les suit de Londres à Monte-Carlo.



Misia pourrait couler des jours heureux entre son amour pour Sert et son rôle de muse et de confidente auprès de ses amis, mais voilà qu'entre en scène une

jeune femme de dix-neuf ans, qui plus est princesse georgienne : Roussadanava Mdivani, dont Sert s'éprend irrésistiblement. Misia se sent menacée avec raison. Grande, mince, avec des cheveux blonds cendrés, elle a des grands yeux gris ardoise et le sourire séraphique d'une statue médiévale. L'épouse menacée décide une tactique d'encercllement : elle va serrer l'adversaire sur son cœur, s'en faire une amie et chanter ses louanges auprès de Sert. Mais un facteur inattendu vient contrarier son plan courtois : elle tombe sous le charme de la lumineuse beauté de « Roussy ». Elle a l'impression de trouver en elle la fille qu'elle n'a jamais eue.

Les Sert et Roussy forment un trio inséparable, ce qui ne manque pas de faire jaser tous leurs amis. Leurs rapports entre eux trois atteignent une telle complexité qu'ils en arrivent à ne plus trop comprendre leurs propres mobiles et leurs propres émotions. Après d'innombrables péripéties, des disputes suivies d'autant de réconciliations, Sert demande finalement le divorce afin d'épouser Roussy. Le plus surprenant est que Misia s'occupe elle-même des préparatifs de leur mariage.

En 1929, la mort de Diaghilev à Venise lui porte un coup terrible. Elle en règle les funérailles en faisant semblant de se réconcilier avec Chanel. Rentrée à Paris, Misia continue à mener une vie mondaine. Ses amis, les concerts, le théâtre, et même des négociations afin d'obtenir de nouvelles commandes pour son ex-mari, lui donnent l'impression d'exister. Mais, privée de Sert et de Diaghilev, elle a perdu sa raison d'être. Elle a de plus en plus souvent recours à la cocaïne, même si Cocteau lui vante les charmes de l'opium.

En février 1933, Misia et l'incomparable Marcelle Meyer donnent un concert à deux pianos dans la grande salle de bal de l'Hôtel Continental. Max Jacob et Jean Cocteau sont au premier rang. La soirée est un triomphe. Misia vient seule jouer les *bis*. Mais il est trop tard pour faire une carrière de soliste.



Quand Roussy meurt brutalement d'une leucémie à trente-deux ans, Misia récupère un Sert en bien mauvais état. Même si elle vit chez lui rue de Rivoli, leurs relations ne sont plus ce qu'elles étaient. Le peintre s'offre une nouvelle maîtresse en la personne de la baronne Stohrer, épouse de l'ambassadeur allemand en Espagne. Misia a le sentiment de ne plus être le centre de la scène. Ses fonctions d'inspiratrice dans les cercles musicaux, littéraires et mondains sont désormais remplies par trois femmes bien plus jeunes qu'elle.

La musique est ainsi devenue le terrain de prédilection de Marie-Blanche de Polignac, avec Nadia Boulanger en flaireuse de talents. Peinture et littérature sont annexées par la richissime vicomtesse Marie-Laure de Noailles. La mode et la couture sont revendiquées par la piquante Marie-Louise Bousquet. Elles tiennent les salons où l'on aspire à être reçu. L'ingratitude de certains de ses amis qui l'oublie quelque peu l'éprouve.

– 30 – La France déclare la guerre à l'Allemagne tandis que Misia chemine doucement vers la vieillesse. Le regard pétillant de malice a fait place à la gravité. Sa vue ne cesse de baisser : elle finira presque aveugle. Les beaux

cheveux châains sont devenus presque blonds, presque blancs. Elle est désormais une petite dame fluette à la voix douce et au timbre slave et cadencé. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, rongée par le pessimisme et les désillusions. Elle continue de vénérer son ex-mari et se sent perdue dès qu'il s'éloigne. Son seul grand ami est le propre secrétaire de Sert, Boulos Ristelheber, à qui elle dictera ses Mémoires. Elle se console en jouant du piano et réserve à ses fidèles les plus vaillantes partitions.

Sert est nommé ambassadeur d'Espagne au Vatican pendant ces années tumultueuses. Misia ne manque donc de rien. Sert réussit même à sauver Maurice Goudekot, le mari de Colette, d'un camp de déportation. Pour Max Jacob, il agit trop tardivement. Le jour où Paris est libéré, le peintre invite cinquante personnes chez lui pour voir les troupes de De Gaulle défilier jusqu'à la place de la Concorde. Mais, au milieu de la fête, les vitres commencent à voler en éclats autour d'eux. Tout le monde se rue à l'abri sous les tables. Lorsque la fusillade s'arrête, Sert prie ses hôtes de l'excuser de ce contretemps et les invite à se joindre à lui pour le déjeuner. Devant ce comportement de grand seigneur, elle est admirative.



Misia connaît un dernier drame, le pire : le 27 novembre 1945, José-Maria Sert meurt brutalement. « Avec lui, confie-t-elle, disparaissait pour moi toute raison d'exister. » Dans son testament, il lui laisse son appartement du 252 de la rue de Rivoli, qui constitue une véritable caverne d'Ali Baba. Le seul contenu de l'appartement lui

permettra de vivre confortablement jusqu'à la fin de ses jours. Durant les cinq années qui suivent, chaque fois qu'elle a besoin d'argent, elle vend une commode ou un tableau précieux.

Les vieux amis passent parfois à l'heure du thé comme avant-guerre et l'appartement de Misia redevient un lieu riche en échanges artistiques et en comméragés. Étienne de Beaumont, Marie Laurencin ou Lady Diana Cooper sont les invités d'honneur. Elle fait un ultime voyage à Venise, toujours hantée par le souvenir de Diaghilev. Un des derniers portraits de Misia la représente mince, vêtue élégamment dans une zibeline, de lourds rangs de perles autour du cou avec un sourire énigmatique face à la Salute. La morphine lui est hélas devenue indispensable.

Le 15 octobre 1950, Misia est mourante et un prêtre lui administre l'extrême-onction. Tous ses plus chers amis se relaient à son chevet. Quand on lui annonce que Chanel veut venir aussi, elle a ce mot théâtral : « Coco ! Elle me tuera. » Et en effet, après l'arrivée de Chanel, elle part vite rejoindre ses chers disparus. Dès le lendemain, la couturière prend la situation en main. Elle a perdu sa meilleure ennemie et elle va lui faire le plus beau cadeau : l'embellir sur son lit de morte. Elle fait transporter Misia sur le lit à baldaquin de Sert, la coiffe, la farde admirablement, la pare de ses bijoux, place un grand ruban de satin rose pâle en travers de la poitrine. Lorsqu'elle ouvre tout grand les portes au bout d'une demi-heure, ses amis poussent tous une exclamation admirative.

C'est rue Cambon, chère à Chanel, à l'église polonaise de Paris que le service funéraire est célébré. Le corps de Misia est ensuite conduit au petit cimetière de village

– *Misia Sert* –

donnant sur la Seine près de Valvins. Celle qui, durant près d'un demi-siècle, fut l'une des arbitres du goût dans tous les domaines de l'art, avec un flair infallible, repose enfin en paix.



Kiki de Montparnasse



ourquoi Alice Prin dite « Kiki » devint-elle la reine de Montparnasse ?

Parce que les artistes aimaient la choisir pour modèle, non seulement à cause de sa beauté pleine de vie et de séduction, mais aussi parce qu'elle avait fait de ce métier tout un art. Son visage était capable d'exprimer toutes les nuances de sentiments, son corps pouvait prendre les attitudes les plus provocantes qu'immortalisèrent Utrillo, Foujita, Kisling et Man Ray. Elle posait pour eux et les amusait par ses histoires drôles et bizarres. Si l'artiste lui plaisait, elle s'installait même dans son atelier, préparait ses repas et couchait dans son lit. Quand elle le quittait, c'était toujours sans drame et sans histoire : pas de scènes passionnées. Personne ne semblait souffrir de la rupture. Tout le monde savait que la liaison ne serait pas éternelle. On respectait sa liberté d'indépendance et on la célébrait.



Alice Ernestine Prin naît le 20 octobre 1901 à Châtillon-sur-Seine, en Bourgogne. Sa mère, Marie Prin, est alors linotypiste dans un journal local. Maxime Legros, le père de Kiki, travaille comme marchand de bois et charbon et tient boutique juste en bas de la rue. Il fabrique de gigantesques tas, qu'il va livrer en soufflant dans un cor de chasse pour annoncer sa venue. Marie tente d'abord de cacher à ses parents qu'elle est enceinte. Comme la famille Legros s'oppose au mariage, les bonnes sœurs font en sorte que la jeune femme parte pour Paris peu après la naissance de l'enfant. Elle travaillera comme linotypiste à Montparnasse, et enverra cinq francs par mois à sa mère pour l'entretien de la petite.

Alice vit donc chez sa grand-mère en compagnie d'une ribambelle de cousins et cousines, tous enfants de l'amour comme elle. La pauvreté règne. Le grand-père est cantonnier payé un franc cinquante par jour ; la grand-mère besogne chez les bourgeois de la ville. La maîtresse d'école n'aime pas les sans-le-sou, si bien que la fillette passe ses matinées au fond de la classe et ses après-midi au piquet. Alice connaît la honte des bâtards dans une petite ville de province : contrainte d'accepter la charité de la part de bonnes sœurs qui vous réprouvent, rejetée par son père, qui habite tout près avec sa femme et sa fille légitime. Sa grand-mère lui fait pourtant de belles culottes avec des pantalons oubliés par sa mère. Elle adore déjà tous les froufrous et gardera toute sa vie la passion des dentelles.

Quand Alice atteint douze ans, tout change : « Ma mère écrit à ma grand-mère qu'il faut m'envoyer à Paris, car je dois apprendre à lire », souligne-t-elle dans ses

Mémoires. Marie vient la chercher à la gare et elles rentrent en fiacre. Elle l'envoie à l'école communale, rue de Vaugirard. Kiki y reste le temps de se dégoûter à tout jamais des études.

Dès qu'elle a treize ans, sa mère la retire de l'école et Alice « rentre comme apprentie brocheuse », à cinquante centimes par semaine. On la choisit pour effectuer les livraisons épuisantes. Chargée comme un baudet, avec une blouse en satinette plissée, ficelée à la taille et, pour achever le costume, une splendide paire de bottines à boutons d'un beau jaune, avec une tige de drap gris ! Comme elle est très maigre, ses deux mollets tiennent à l'aise dans la même tige. Puis elle lui trouve un emploi mieux payé dans une usine de l'intendance militaire.

Dans ses Mémoires, Kiki raconte comment elle joue avec ses camarades à se mettre de l'huile sur la tête pour faire tenir ses boucles. Elle s'habille au marché aux puces, se rougit les lèvres avec les pétales d'un géranium et va au cinéma avec son amoureux « qui ne laisse jamais sa bouche tranquille ».

Des chaussures de bidasse, elle passe dans une autre usine d'armement. Elle soude des ballons dirigeables et des avions. Dans la misère noire, toujours. Elle se nourrit de lentilles aux cailloux offertes par les soupes populaires. Au début de 1916, sa mère ramène chez elle un soldat blessé, Noël Delecoeuillerie, de onze ans son cadet, qu'elle épouse en janvier 1918. Elle place alors Kiki « bonne chez une boulangère, nourrie, blanchie ». Elle doit se lever à cinq heures du matin pour servir les petits pains chauds aux ouvriers qui vont au travail.

Dans la journée, elle porte les commandes aux clients, fait le ménage, la cuisine, aide le mitron. La patronne est méchante, crie sans arrêt et Alice n'a qu'un désir : que le soir arrive vite pour se mettre au lit, tellement elle est éreintée. Elle a bien envie de fuguer, mais sa mère la menace tout simplement de la faire enfermer dans une maison de correction. Elle part pourtant un beau jour en quête d'un nouveau travail.



La seule personne qu'elle connaisse à Paris est un sculpteur, dont l'atelier se trouve impasse Ronsin. L'artiste n'est pas mauvais bougre ; il trouve que la petite est bien gentille et égarée trop tôt dans un univers trop rude. Il la prend comme modèle. Chez lui, elle se déshabille pour la première fois, montre « toute sa boutique » et, si elle n'est pas sûre que le métier de modèle lui plaise, elle est éblouie par les cinq francs qu'elle gagne durant sa première journée de pose. Elle a à peine quinze ans et ignore tout du monde des créateurs. La deuxième fois qu'elle vient poser, l'aventure tourne court ! Sa mère, alertée par les voisins, force la porte de l'atelier : « Tu n'es plus ma fille. Rien qu'une ignoble catin ! »

Le sculpteur, affolé qu'on puisse le suspecter de détournement de mineure, lui tient ce discours. « Ma petite Alice, vous avez à peine quinze ans, et vous comprenez que je ne peux pas vous garder comme modèle. J'ai une amie qui habite ce joli pavillon que vous voyez au bout de l'impasse, c'est une chanteuse d'opéra-comique. Si vous voulez, comme elle cherche une bonne,

je peux vous y emmener. Vous serez très bien chez elle ; elle vit seule et reçoit de temps en temps un ami. »

Elle est tout de même vexée de retourner à son ancien métier de bonne, après s'être frottée un tout petit peu à cette vie d'artiste dont elle rêve. Mais a-t-elle le moyen de faire autrement ? Elle n'y reste guère longtemps. À seize ans à peine, Kiki se retrouve à la rue. Elle a deux idées en tête : la lutte pour la vie et découvrir aussi l'amour. Elle essaie d'abord avec un vieux clown, qui se contente de lui donner la sérénade ; puis elle accompagne Robert, un artiste non identifié, dans son atelier. Comme elle ne trouve pas de travail, Robert la bat et l'envoie sur le boulevard, « en disant qu'il y a de beaux soldats américains ». Kiki refuse de faire le trottoir, mais un jour, terrifiée de rentrer sans argent, elle montre ses seins à un vieux monsieur derrière la gare Montparnasse. Il lui donne trois francs.



Sa vie ressemble à un mauvais mélo. Elle déménage, habite, rue de Vaugirard, un hangar derrière Montparnasse. Elle se lave dans les toilettes d'un café, et glisse les quelques pièces qu'elle possède dans les machines à sous, espérant gagner un croissant au change.

Elle récolte mieux encore : Soutine, la voyant grelotter de froid avec une amie, les recueille généreusement chez lui. La scène est misérabiliste. Kiki raconte dans ses Mémoires : « On rentre dans son atelier, d'un geste il nous montre son lit et comme nous grelottons de froid, toujours sans dire un mot, il commence avec une

frénésie qui ne nous rassure guère à casser un peu de meubles qui lui restent ! Il fait un bon feu, mais nous ne le remercions pas ! Nous sentons que ça l’ennuierait. On se contente de le regarder avec des yeux reconnaissants, car on comprend la beauté de son geste. Lui, il s’installe dans un vieux fauteuil en osier, le seul rescapé, et nous dormons tous ! »

Soutine ressemble à un jeune Esquimau. Son visage est disgracieux – large, haut en couleur, les yeux enfoncés, rougis, et tirés vers les tempes ; le nez charnu et épaté, toujours rouge et luisant ; la bouche aux lèvres grosses et humides ; le menton court et pointu. Il est imberbe ; mais ses cheveux sont épais et noirs, coupés en chien sur un front étroit et très bas. Cela lui donne une drôle d’allure. En plus, il se tient courbé. Seules, ses mains sont belles et extrêmement expressives : elles parlent pour lui. Alice sort avec Soutine et deux autres amis. « Nous faisons un beau quatuor ! J’étais habillée avec toutes les nippes du quartier : chapeau d’homme, une vieille cape, souliers à trois pointures près. »

Kiki rencontre d’autres artistes à la Rotonde. Mais, comme elle n’a pas de chapeau, Libion, le propriétaire, lui refuse l’accès à la salle du fond. Elle se déniche un couvre-chef : « Tout en sachant qu’il était comique, il ne me gênait pas du tout. Pour avoir mes entrées à la Rotonde, j’aurais été capable de marcher sur la tête. J’avais trouvé mon vrai milieu ! Les peintres m’avaient adoptée. Finies les tristesses. Il m’arrive encore souvent de ne pas manger à ma faim, mais la rigolade me faisait oublier tout ça. »

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)